

NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

30 juin 2019

Pasteure Pascale
Renaud-Grosbras

Textes :

(1 Rois 19,19-21) ;

Galates 5,1-18 ;

Luc 9,51-62

Notes bibliques

Le texte Luc 9, 51-62

Le passage retenu dans l'évangile selon Luc inaugure la deuxième partie de cet évangile. Jésus, jusque-là, a parcouru la Galilée avec ses disciples, prêchant et guérissant, annonçant le Royaume. La montée vers Jérusalem commence, non sans que les disciples aient été prévenus de la signification de ce qui va arriver, avec les annonces de la Passion et le récit de la transfiguration.

Au le début du chapitre 10, juste après ce passage, nous voyons Jésus désigner des disciples pour les envoyer, avec un « mode d'emploi » portant sur la question de l'hospitalité : s'ils sont accueillis, qu'ils restent, sinon, ils n'ont qu'à partir en secouant la poussière de leurs pieds (un geste signifiant que l'hospitalité la plus élémentaire, qui consiste à offrir de quoi se laver les pieds après un voyage sur les chemins poussiéreux, ne leur a pas été donnée). L'instruction, si elle semble simple, ne l'est pas tant que ça, on le voit dans le passage qui nous occupe aujourd'hui. Les disciples, forts de leur mission, sont indignés qu'un village de Samaritains ne les accueille pas. La raison de ce non-accueil est pourtant légitime : il se dirige vers Jérusalem, il n'est donc pas de la même foi qu'eux et ils ne se sentent pas d'obligation à son égard.

Analyse

Être envoyé (v. 51-56)

Le texte est différent selon les manuscrits, certains retenant à la fin du v. 54 « comme le fit aussi Élie », d'autres ajoutant « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes » au v. 55b.



Aux v. 51-53, trois mentions de « la face » de Jésus reprennent une expression hébraïque pour parler de Dieu et désignent donc l'identité christique de Jésus. C'est en tant que représentant de Dieu qu'il se dirige vers Jérusalem avec détermination, quelle que soit l'issue de ce voyage que Luc désigne comme *analepsis*, enlèvement, montée : la Passion puis l'Ascension.

Au v. 54, Luc met dans la bouche de Jacques et Jean une citation biblique (2R 1,10ss), où Élie dit : « Si je suis un homme de Dieu, qu'un feu descende du ciel et te dévore, toi et tes hommes ! » Il y a donc un précédent à la violence de Dieu médiatisée par un de ses prophètes et ce rôle semble tentant pour les disciples de Jésus. Autrement dit, en réponse au refus d'hospitalité, ils sont tentés de faire usage de la violence de Dieu. Mais pour qui ? Pour eux, ou pour Jésus ? Le texte nous permet de déplier que là n'était pas le projet de Dieu. En parallèle, lors du récit de la tentation au désert (Lc 4,1-13), le diable fait miroiter toute la puissance dont il dispose. Jésus, au lieu de l'accepter, se détourne de la tentation de puissance en faisant référence à un autre, Dieu, dont il est dit : « Tu ne provoqueras pas le Seigneur, ton Dieu » (Lc 4,12). Sa vie et son ministère sont orientés par ce refus de la puissance, de la violence divine : il s'est résolument tourné vers la simple humanité, qui se sait dépendante de Dieu. C'est en choisissant la simple humanité qu'il va falloir continuer – dans le récit de la tentation comme ici, où les disciples sont appelés à autre chose qu'à se réclamer de la puissance divine. Rappelons qu'en réponse à l'interpellation d'Élie, c'est une centaine d'hommes qui a trouvé la mort...

Mais il n'est plus question à présent d'un Dieu qui fait mourir. La Passion ouvre une ère nouvelle : ce n'est plus Dieu qui fait mourir, c'est le Christ qui meurt. Dieu abandonne, définitivement, la violence divine. La compréhension que nous pouvons avoir de Dieu en est bouleversée.

Quelques questions à se poser pour orienter l'analyse du texte : Que signifie donc marcher avec Jésus, être envoyé par Jésus ? Quel en est l'horizon éthique ? Pourquoi n'est-il pas permis aux disciples d'assassiner ceux qui ont refusé de le recevoir ? Qu'est-ce que cette tentation dit sur eux ? Que signifie la réponse de Jésus ? Que signifie, pour un disciple, recevoir la réprimande de Jésus ?

Que cet épisode soit inséré au début de la marche vers Jérusalem permet d'orienter quelques réponses. L'opposition vécue en Samarie n'est pas une aberration : les disciples l'ont déjà vécue, ils la vivront à nouveau. L'hospitalité qui a été refusée dans ce village sera à nouveau refusée à Jérusalem, tout comme elle avait été refusée à Nazareth : le refus d'hospitalité des humains envers Dieu traverse toute l'histoire de Jésus sur terre ; la violence ou la tentation de la violence également. Il faut se faire à l'idée que l'hospitalité des humains envers Dieu et le Christ ne va pas de soi. La réprimande de Jésus nous dit que, pour autant, la violence n'est pas de mise : les disciples sont envoyés, appelés à prêcher, à témoigner, à guérir, à marcher, mais jamais à tuer. Dieu a pris le risque de l'hospitalité : il n'appartient à personne de forcer quelqu'un à l'accueillir. Être envoyé doit suffire aux disciples : ils prendront ainsi, eux aussi, le risque vital de l'hospitalité.

Suivre, pour la vie (v. 57-62)

Trois disciples, trois attitudes, trois réponses de Jésus : cette péripécie dit ce qu'il en est de suivre Jésus.

Là encore se déploie le motif de l'hospitalité, de l'endroit où être accueilli ou non. Être disciple c'est être en chemin, toujours en marche, sans lieu prévu pour la halte. Le Royaume est bien là, oui, mais il est à annoncer : ce n'est pas la promesse de la fin d'un voyage, c'est la raison même du voyage. Être disciple, c'est être sans domicile fixe, à l'image du maître. C'est renoncer à la sécurité de la certitude d'un refuge, d'un nid, d'une tanière, pour mettre sa sécurité ailleurs. Le monde est inhospitalier, on l'a vu au passage précédent. Il s'agit donc de perdre des repères familiers, des sécurités toutes humaines, et jusqu'aux liens affectifs qui nous rassurent sur nous-mêmes et notre place dans ce monde. C'est très radical ! c'est que Jésus a recours à l'hyperbole pour faire comprendre la nécessité d'une rupture dans notre façon de penser à nous-mêmes dans ce monde, en tant que disciples. Pour les disciples en effet, les sécurités toutes humaines sont remplacées par le lien qui les relie à Dieu. Cela implique des renoncements, des ruptures, au plus intime de notre vie. C'est déstabilisant, c'est un choc qui bouleverse tout.

Le premier interlocuteur de Jésus, visiblement, n'a pas encore vécu ce choc : il croit encore qu'il peut, par ses propres forces, par son propre courage et sa propre détermination, décider qu'il suivra Jésus jusqu'au bout.

Le deuxième interlocuteur, lui, souhaite accomplir un devoir humain et religieux : ensevelir son père. Mais ce devoir ne peut pas être au centre de sa vie nouvelle, lui répond Jésus : au prix même d'une rupture de la tradition, voire de la loi, il est appelé à autre chose. Que les morts restent avec les morts : la rupture d'avec ce qui est mort doit être radicale. La réponse de Jésus reste ambiguë et doit être interprétée – attention à ce que les auditeurs peuvent entendre... il faut pouvoir entendre toute la puissance de vie qui se déploie ici, pour que l'éloignement de ce qui est mort soit vraiment une bonne nouvelle. Aller vers la vie, qu'est-ce donc ? Annoncer le règne de Dieu, c'est annoncer quelle vie, le renoncement à quelles morts ?

Le troisième disciple a le cœur partagé. Il veut rester fidèle à ses proches (comme le disciple du prophète Élie, Élisée, en 1R 19), et être fidèle à Dieu. Là encore, la réponse de Jésus est tranchée, presque violente. Il faut faire confiance à la parole qui appelle à la capacité à se détacher des liens humains, du passé, pour regarder vers l'avenir (l'à-venir). Ce qui est solide, ce n'est pas la sécurité de ces liens, mais la Parole qui appelle. Le laboureur ne peut regarder que vers l'avant, sans nostalgie.

Pour chacun de ces trois interlocuteurs, ce ne sont pas leurs intentions, aussi bonnes soient-elles, qui leur permettront de suivre le Christ. Comprendre ce que signifie la suivance du Christ est existentiel, au sens où cela bouleverse nécessairement les certitudes et les attachements que nous nourrissons dans cette existence : autre chose s'impose, surgit, une nouveauté qui bouscule.

C'est, au fond, le sens même de la mort et de la résurrection du Christ.

A propos de Ga 5,1-18

C'est pour la liberté que nous sommes libérés ! L'interpellation de Paul aux Galates laisse entendre qu'il se passe quelque chose, dans cette communauté, qui les bouscule dans leur foi. Des gens cherchent à leur faire respecter les règles et

lois religieuses auxquelles ils étaient soumis auparavant. Il s'agit de « tenir bon », de ne pas se tourner en arrière mais de garder résolument la foi qui ouvre à une entière liberté. Si on y ajoute quelque chose, alors ce n'est plus l'Évangile, annonce Paul. S'il faut encore faire quelque chose, se soumettre à quelque chose, alors ce n'est plus l'Évangile. Entre la loi et Jésus-Christ, il faut choisir : impossible de servir deux maîtres. L'une est un joug, l'autre libère, c'est l'une ou l'autre. Pourtant, faire ce que dit la loi, c'est rassurant, c'est sécurisant, même si ça coûte (surtout si ça coûte : plus ça coûte, plus on a l'impression d'être quitte envers Dieu). Comme le disait Luther : « là où est ton cœur, là est ton Dieu ». Là où est ta sécurité, là est ton Dieu. Là où tu te sens justifié, là est ton Dieu.

Chercher sa justice dans la loi, c'est se détourner du Christ. Si la loi devient notre Dieu, alors la loi aliène.

Attention ! il faut bien sûr comprendre la loi ici au sens de ce qui nous donne l'illusion d'être en règle avec Dieu – il ne s'agit bien sûr pas de prêcher le refus des lois civiles. Si on comprend la loi comme ce qui s'oppose à l'Évangile, alors on pourra actualiser le texte. Qu'est-ce qui, dans nos communautés, dans nos vies, dans notre monde, nous tente à nous croire en règle avec Dieu par nos propres forces ?

Proposition de prédication

Disciple, ce n'est pas une sinécure.

D'abord, il faut sortir de chez soi. C'est fatigant. Ça vous expose à des gens que vous n'avez pas forcément envie de rencontrer. D'ailleurs, eux non plus n'ont pas forcément très envie de vous rencontrer. Vous vous trouvez en terrain inconnu, dans une contrée qui n'est pas la vôtre. Et puis vous n'avez pas grand-chose à votre disposition en fait d'outils pour obliger les gens à vous apprécier. Les disciples originaux, ceux qui marchaient aux côtés de Jésus, en ont fait les frais : quand ils ont proposé de faire comme le prophète Élie, qui avait réussi à invoquer avec succès le feu du ciel pour dézinguer un certain nombre d'ennemis de Dieu, ils se sont fait taper sur les doigts. Rien de plus humain, pourtant, que de céder à la colère face à un refus... nous en faisons tous les jours l'expérience, sans doute, et il n'est pas rare que la foi ait été, au cours de l'Histoire, une excuse pour éradiquer non seulement des idées, mais encore des êtres humains, au nom même de cette foi : « Ils ne veulent pas de nous ni de notre Dieu ! Alors ils ne méritent pas de vivre ! »

C'est que, nous autres humains, nous aimons assez l'idée de la puissance divine, quand elle est de notre côté, et quand elle nous permet de punir ceux qui ne sont pas comme nous, qui ne pensent pas comme nous. C'est dans l'entourage de Jésus que nous le voyons dans ce texte, dans l'entourage immédiat de ceux à qui Jésus avait dit « toi, suis-moi » et qui l'avaient suivi. Si cela ne sert qu'à nous rendre attentifs à nous-mêmes, alors c'est déjà ça...

Mais bien sûr, il s'agit encore bien d'autre chose. Il ne s'agit pas tant de condamner la violence humaine au nom de Dieu, que d'annoncer un autre Dieu. Ce Jésus qui monte à Jérusalem, c'est vers la crucifixion et le renoncement à toute violence qu'il se dirige. Et ça, les disciples ne l'ont pas encore compris. Qui, d'ailleurs, le pourrait ? Ce texte appuie bien là où ça fait mal. Et il faut bien des mots, bien des lectures, pour que se creuse autre chose dans notre écoute, dans notre attente.

Jésus, dans son voyage vers Jérusalem, enseigne à ses disciples à entrevoir ce qu'ils ne pourront comprendre qu'après Pâques. Dieu a renoncé, pour toujours, à la violence, à la vengeance. Il a enclenché un tout autre parcours.

Les humains souhaitent pouvoir recourir à une puissance d'ordre divin. Que d'autres humains soient à leur merci, c'est la plus grande des tentations. Ils se bricolent assez facilement un Dieu semblable à eux. Un Dieu qui n'hésite pas à tuer, à bouleverser la vie des humains, à tout mettre à sa botte. Mais le Dieu qui s'annonce à Pâques n'est pas celui-ci. La stratégie de Dieu, à Pâques, c'est de renoncer définitivement à tuer ses adversaires. Le Fils de Dieu, dans ce passage biblique, est en train de renoncer à la puissance divine. Il monte vers Jérusalem, il renonce à la violence. Et il appelle ceux qui le suivent au même dépouillement, au même renoncement.

Les disciples, à ce moment-là, ne l'ont pas encore compris. Jésus va essayer de leur faire comprendre avec trois dialogues très courts. Trois personnes qui s'engagent à le suivre, oui, mais... à leur façon, à leurs propres conditions.

Le premier est très sûr de lui. Il ressemble à celui ou celle qui, saisi-e d'une nouvelle passion, est persuadé-e que cette fois c'est la bonne, toute sa vie a changé parce que la nouveauté qui a fait irruption a déjà tout bouleversé. En un sens, c'est vrai. Tout a changé. Et pourtant... celui-là croit pouvoir y arriver en s'accrochant à Jésus pour le suivre partout. Il ne sait pas, pas encore, que c'est impossible. Impossible parce que là où Jésus va, personne ne peut le suivre. Et impossible parce que, par ses propres forces, il n'y arrivera pas. Il est persuadé que ses pas le porteront toujours où il faut, porté par le courage de son enthousiasme ; Jésus lui répond autrement. Cette vie ne sera supportable que s'il admet que seul le lien à Dieu permet de faire face à ce qui s'annonce. Pas de terrier, pas de nid, pas de douillette sécurité. Les conditions seront difficiles. L'enthousiasme pourra s'effriter. Ce qui demeure, pour qui est appelé, c'est la conviction chevillée au corps et au cœur que c'est l'amour de Dieu qui le portera. Et ça, ça ne se décrète pas. Ça se vit.

Le deuxième homme, lui, n'a rien décrété : c'est Jésus qui l'appelle. « Suis-moi », lui dit-il. Et il répond positivement. Oui, il va venir. Mais d'abord, il lui faut accomplir son devoir filial et enterrer son père. Ça relève du respect dû à son père, des normes religieuses et sociales, du simple bon sens au fond. C'est le dernier devoir rendu à celui qui vient de mourir. C'est presque sacré. Mais le devoir, lui dit Jésus, désormais, n'est plus au centre de sa vie. Sa vie nouvelle s'oriente autour d'autre chose. Il est appelé à autre chose. Il lui faut vivre une rupture radicale d'avec la mort... que les morts restent avec les morts : une vie nouvelle est là. Annoncer le Royaume est autrement plus urgent, plus radical. Le pauvre homme ne peut pas encore comprendre, sans doute, que Jésus parle aussi de lui-même. Lui aussi va devoir faire confiance à la vie pour pouvoir laisser la mort derrière lui. La rupture avec la mort est radicale... Le comprendre est difficile... C'est un acte de confiance envers Dieu, envers l'appel de Dieu qui nous appelle à la vie à travers toutes les morts. Pouvons-nous entendre cela, aujourd'hui encore ?

Le troisième homme a le cœur partagé. Il veut être fidèle à la fois à ses proches et à Dieu. Il veut encore dire adieu à ceux qu'il a aimés, avant de les quitter, parce que ce lien lui importe, parce qu'il ne peut pas le trancher ainsi, brusquement, et s'en aller sans rien dire. Mais la parole qui l'a appelé tranche jusque-là. La parole qui l'appelle l'appelle aussi à se détacher des liens tissés. Le passé doit rester derrière, parce que l'à-venir s'annonce. Là encore, Jésus parle de lui-même : bientôt, il lui faudra quitter les siens, parce qu'un à-venir s'annonce. Ce qui est vraiment solide, pour Jésus comme pour cet homme, ce n'est pas la sécurité des liens humains, mais la Parole qui appelle.

Pour chacun de ces trois interlocuteurs, ce ne sont pas leurs intentions, aussi bonnes soient-elles, qui leur permettront de suivre le Christ. Suivre le Christ, ce n'est pas une question de volonté, c'est une question existentielle : suivre le Christ bouleverse les certitudes, les attachements, les sécurités de notre vie. Autre chose s'impose. Autre chose surgit : une nouveauté qui bouscule.

C'est, au fond, le sens même de la mort et de la résurrection du Christ. Autre chose s'impose ; autre chose surgit ; une vie nouvelle va sortir de la mort.

Ce qui nous appelle à cette vie est plus fort que tout. Ça ne relève pas de notre volonté, ça ne relève pas de nos bonnes intentions, ça ne relève pas de notre zèle. Ça relève de l'appel reçu, et de ce que Dieu a fait pour nous.

Qu'aujourd'hui encore, cet appel résonne dans notre vie. Qu'il nous redonne joie, espérance et liberté. Qu'il nous autorise à laisser derrière nous toute mort, pour laisser surgir la vie offerte.

Amen.

Coordination nationale Evangélisation - Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr